



**Syria**

Archéologie, art et histoire

**83 | 2006**

**Hommage à Henri de Contenson**

---

## Décrire, analyser, interpréter : un difficile équilibre

François Valla

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/syria/210>

DOI : 10.4000/syria.210

ISSN : 2076-8435

### Éditeur

IFPO - Institut français du Proche-Orient

### Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2006

Pagination : 147-152

ISBN : 9782351590515

ISSN : 0039-7946

### Référence électronique

François Valla, « Décrire, analyser, interpréter : un difficile équilibre », *Syria* [En ligne], 83 | 2006, mis en ligne le 01 juillet 2016, consulté le 07 novembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/syria/210> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/syria.210>

---

© Presses IFPO

## DÉCRIRE, ANALYSER, INTERPRÉTER : UN DIFFICILE ÉQUILIBRE

*François VALLA,*

*Maison de l'archéologie et de l'ethnologie - René Ginouvès  
ArScAn - UMR 7041 (CNRS, universités Paris-I et X), Nanterre*

---

**Résumé** – Depuis plusieurs années, en Préhistoire récente du Proche-Orient, les chercheurs mettent en avant les phénomènes sociaux qui seraient derrière les innovations techniques à l'origine de la néolithisation. Cependant, ces phénomènes ne transparaissent dans les découvertes archéologiques que de façon encore plus ambiguë que les faits techniques qu'ils sont censés expliquer. L'article voudrait insister sur la nécessité de fournir la description détaillée de toutes les observations disponibles et de ne négliger aucune méthode d'analyse afin de cadrer le champ des hypothèses interprétatives.

**Abstract** – In recent years, specialists of the Late Prehistory in the Near East are emphasizing the social changes they think were probably prior to the technological innovations known as the Neolithisation process. Nevertheless, social changes are represented in the archaeological record in an even more ambiguous manner than the technological changes they are supposed to explain. This paper underlines the need for detailed descriptive publication and in-depth analysis of the available data in order to guide as much as possible the interpretative hypotheses.

خلاصة – وضع باحثو عصور ما قبل التاريخ الحديث في الشرق الأدنى في مقدمة اهتماماتهم الظواهر الاجتماعية التي قد تكون وراء الإبداعات التقنية التي أدت إلى النولته. غير أن هذه الظواهر لا تتجلى في المكتشفات الأثرية إلا بطريقة أكثر التباساً من الأعمال التقنية والتي من المفروض أن تشرح تلك الظواهر. نصر في هذا المقال على ضرورة رفد الشروح التفصيلية بكل الملاحظات الممكنة، وعدم إهمال أي منهجية تحليل، بهدف توافق ضبط النظريات التفسيرية.

---

Comme toute science, l'archéologie préhistorique change. Parmi les changements les plus spectaculaires intervenus ces dernières années dans la recherche en Préhistoire récente du Proche-Orient, on observe un glissement de l'intérêt vers les aspects sociaux du processus de néolithisation. Après une période pendant laquelle l'approche naturaliste dominait, émerge une tendance à centrer la réflexion sur les rituels. La complexité sociale grandissante qui accompagne et finit par rendre indispensable le contrôle des ressources alimentaires végétales et animales n'aurait été rendu possible que par les cérémonies au moyen desquelles les groupes auraient maintenu leur cohésion <sup>1</sup>. Cette orientation s'est nourrie, au moins pour partie, des intuitions de J. Cauvin <sup>2</sup>. S'il est juste de remarquer le soin apporté par cet auteur à réunir la meilleure documentation, ce n'est pas déprécier son apport que de remarquer aussi le caractère très général des analyses sur lesquelles il fonde ses propositions. Or, au lieu d'affiner les analyses, il arrive qu'on renchérit dans la spéculation. Au point que ce qu'on appelle souvent à tort

1. Cf. par exemple BAUMGARTEN 2005.

2. CAUVIN 1978, 1994.

« les données », puisqu'il s'agit en fait d'observations produites par des expériences combinées pour satisfaire aux exigences de la raison (les fouilles), tend à laisser la place, au-delà des interprétations nécessaires, à des constructions qui s'en détachent de plus en plus. Si bien que, parfois, on peut se demander dans quelle mesure le résultat est encore « scientifique ». Cette approche aventureuse n'est pas propre au Proche-Orient. On voudrait ébaucher ici quelques réflexions, il est vrai polémiques et partielles, inspirées par cette situation, dans la perspective d'une pratique déjà longue de l'archéologie.

Les chercheurs qui furent nos maîtres, A. Leroi-Gourhan et M. Brézillon, nous ont appris à distinguer les « observations » des « interprétations ». Selon cette façon de voir, les observations brutes, supposées objectives, garantissaient le caractère « scientifique » du discours. Elles étaient le socle, en principe neutre par rapport à l'expérimentateur, sur lequel s'exerçaient la sagacité et l'imagination des chercheurs. Ce socle indépendant était susceptible d'interprétations variables avec le savoir personnel, les méthodes, les questions de l'interprète, et donc aléatoires (ce qui ne veut pas nécessairement dire erronées). On devait apporter le plus grand soin à l'établir et à le décrire de façon à la fois complète – autant que possible – et extérieure, avec la plus grande méfiance à l'égard des différents pièges tendus par le vocabulaire, le dessin, la photographie, appelés à se compléter et à se corriger l'un l'autre. Le but était de rendre compte des observations originelles au moyen d'une documentation assez fiable pour être reprise et réinterprétée le moment venu. Idéalement, la documentation devait permettre à un nouvel observateur de décrypter des faits non aperçus par celui qui la constituait <sup>3</sup>.

Cette description soigneuse était, non pas un accessoire de la recherche, mais, au contraire, la démarche essentielle sur laquelle venaient s'enter les interprétations. Celles-ci étaient par essence transitoires, sinon dans leur exactitude scientifique, au moins dans l'intérêt que la recherche leur portait. La recherche progresse, les questions changent, soit parce qu'elles ont reçu une réponse, soit parce que la façon de les poser se modifie : l'intérêt des chercheurs se déplace, de nouvelles observations interviennent. L'enregistrement et la description des observations devaient être assez précis pour que leur relecture avec d'autres présupposées et d'autres questions que celles de leurs auteurs reste fructueuse.

Le dépit devant ce qui était perçu comme un énorme gaspillage d'informations dont s'étaient rendues coupables les générations précédentes, le sens aigu des limites du potentiel archéologique conservé dans les entrailles de la terre, et conséquemment des responsabilités dont étaient investis ceux qui avaient la chance de les explorer, telles étaient les motivations profondes de nos maîtres. Pour eux, puisque la fouille, par un engrenage fatal, détruit inmanquablement les vestiges qu'elle met au jour, il revenait aux chercheurs de faire en sorte que les documents anéantis sur le terrain soient, autant que possible, conservés sous une nouvelle forme dans les archives de la communauté scientifique. Ultimement, la responsabilité des chercheurs devant la société était en cause.

Pourtant, le développement ultérieur de la recherche devait montrer que, même dans les situations les plus simples, l'enregistrement intégral relève de l'utopie. Bien sûr, plus les conditions de gisement sont compliquées, plus l'enregistrement exhaustif se révèle impraticable.

Même un enregistrement qui permettrait de replacer tous les objets les uns par rapport aux autres en trois dimensions ne suffirait pas à assurer la « reconstitution » du gisement en laboratoire. Un gisement ne conserve pas uniquement des objets. Il faut y ajouter toutes les traces physiques et chimiques laissées par les activités humaines. Mais nombre de ces traces ne sont révélées que par des analyses sophistiquées praticables seulement sur des échantillons. Quelle que soit la finesse des observations, une masse d'informations échappe. Pire encore, il n'est aucun gisement sur lequel les vestiges de l'activité humaine soient seuls en cause. Pour être utile, l'enregistrement doit tenir compte de toutes sortes de phénomènes qui vont des faits géologiques à l'activité de la végétation et des animaux, des limites des couches géologiques aux intrusions dues aux racines et aux terriers.

3. Cf. LEROI-GOURHAN & BRÉZILLON 1972, et, dans un autre domaine, LEROI-GOURHAN 1965.

Il n'y a donc pas d'enregistrement exhaustif. Il n'y a pas non plus d'enregistrement neutre. Le but de l'enregistrement ne peut pas consister à consigner mécaniquement les matériaux conservés dans le sol. L'enregistrement vise à comprendre et à faire comprendre. Il ne peut faire tout à fait l'économie de l'interprétation. Les relations entretenues par les objets dans la terre sont de tous ordres : relations d'inclusion et d'exclusion, relations d'origine naturelle ou anthropique. Autant que possible, il est nécessaire de reconnaître ces relations dès la fouille. Elles conditionnent la compréhension du gisement. Mais cette reconnaissance passe de toute nécessité par un minimum d'interprétation. Sans doute, une partie de ces relations qui auraient échappé sur le terrain pourront-elles être récupérées après coup si l'enregistrement est systématique, mais pour la plupart, les relations qui n'auront pas été vues, ou celles qui auront été proposées à contresens, ne pourront être ni rétablies, ni corrigées.

Dans ces conditions, l'idéal d'objectivité qui était celui de nos maîtres ne correspond-il pas à un scientisme naïf ? La recherche archéologique ne serait-elle pas entièrement dépendante de celui qui la conduit, de ses méthodes, de ses objectifs, de sa sagacité personnelle ? Le fonds documentaire perdrait alors considérablement de son importance relative au profit du fouilleur, maître de l'expérience et de l'interprétation. Ultimement, ce serait le consensus de la communauté scientifique, et la capacité des individus à susciter ce consensus, qui seraient la jauge de la « vérité » scientifique du moment. On entrerait alors dans une logique où la description des observations serait considérablement dévaluée puisque, à la limite, et en forçant un peu le trait, les observations ne sont jamais que le résultat d'une sélection opérée par l'observateur. Consciemment ou non, s'établirait un cercle vicieux dans lequel on ne saurait plus bien quoi, des présupposés des chercheurs, des observations sur lesquelles ils s'appuient et de leurs conclusions serait le véritable moteur.

Il y a là un réel danger. L'enregistrement exhaustif, que ce soit à la fouille ou en laboratoire devant des objets à étudier, est interdit par les conditions mêmes de l'expérience scientifique qui ne retient des phénomènes que ce qu'elle juge bon à ses fins. Nos maîtres ne l'ignoraient pas. Quand ils disaient qu'une structure non observée à la fouille avait peu de chances de l'être après coup, ils reconnaissaient le rôle fondateur de l'interprétation dans l'enregistrement et, partant, celui de l'observation sélective. Ils admettaient implicitement que tous les objets n'ont pas la même valeur et que les traiter tous de la même façon, au lieu de faciliter la compréhension, a toutes les chances de l'égarer.

Aucun doute que ce qu'on observe dépend largement des questions qu'on pose et des moyens d'observation qu'on se donne. Mais il est vrai aussi que l'observation scrupuleuse est susceptible de faire sentir l'inadéquation des présupposés méthodologiques et donc la nécessité de les amender. De même, elle est capable de montrer l'erreur des hypothèses et la nécessité de les abandonner ou de les transformer pour parvenir à des conclusions. Les présupposés de l'observateur, catégories, méthodes, hypothèses, sont destinés à guider l'observation. Ils proposent une grille dont dépend le résultat de l'expérience et dont on attend qu'elle contribue à l'analyser. Leur capacité à remplir ce rôle constitue le test qui permet de les jauger et en fonction duquel il convient de les modifier ou de les abandonner. Ils n'ont de valeur que par rapport à des phénomènes dont ils sont censés faciliter la mise en évidence et la compréhension. À l'autre bout de la chaîne, les interprétations et les constructions théoriques auxquelles elles donnent lieu ont pour mission d'intégrer les faits d'observation dans un ensemble intelligible. Elles ne sont acceptables que dans la mesure où elles n'entrent pas en contradiction avec eux. Leur rôle consiste autant à intégrer les observations disponibles qu'à encourager de nouvelles expériences destinées à tester les hypothèses qu'elles suscitent. Les trois phases de la recherche – élaboration des hypothèses et des méthodes, expérimentation, interprétation et construction théorique – apparaissent donc totalement solidaires. Mais la phase centrale, l'expérimentation, se révèle être la pierre de touche à laquelle se mesure l'efficacité des deux autres.

Disqualifier l'observation et l'enregistrement qu'elle implique au nom d'un idéal d'exhaustivité inaccessible reviendrait à ignorer les limites de la raison humaine et les règles du fonctionnement de la science. Il ne manque pas d'ailleurs d'exemples à l'appui du bien-fondé de l'hypothèse de nos maîtres pour qui l'exigence de rigueur dans l'observation et l'enregistrement devait permettre réinterprétations

et renouvellement des hypothèses <sup>4</sup>. Tous les fouilleurs savent que les premières observations menées sur un gisement sont balbutiantes et devront être revues une fois acquise une plus grande familiarité avec le terrain. Ils savent aussi que la pertinence de ces révisions dépendra dans une large mesure de la précision de l'enregistrement. Ce mécanisme n'est d'ailleurs pas restreint aux phases initiales d'une fouille : bien des documents incompris à la découverte, mais scrupuleusement enregistrés, ont pris sens après coup lorsque de nouveaux travaux en ont apporté la clé. On ne saurait oublier non plus la fécondité de la répétition de trouvailles similaires qui ne trouve sa garantie que dans la comparaison d'enregistrements assez soignés pour permettre des rapprochements précis.

Tenir le fait d'observation pour secondaire serait donc faire fausse route. Il est vrai que la description des observations archéologiques est souvent fastidieuse. Elle produit des textes rébarbatifs et peu lisibles, plus propres à la consultation qu'à la lecture cursive. Pourtant, ni les auteurs ni les lecteurs ne peuvent en faire l'économie. Aux premiers elle donne le guide qui oriente la réflexion et la corrige le cas échéant. Aux seconds elle fournit le moyen d'apprécier le cheminement et les conclusions des auteurs. Pour tous, elle est la condition des réinterprétations *a posteriori*.

En Préhistoire récente, la description méticuleuse des observations semble d'autant plus indispensable que les faits d'observation sont plus ambigus et l'interprétation plus aléatoire. Les dernières sociétés paléolithiques et les premières sociétés en cours de néolithisation sont la résultante de traditions immensément longues. Leurs façons d'être sont certainement déjà très élaborées, mais la distance qui nous en sépare, en termes de temps et de culture, et leur originalité historique sont telles que nous ne pouvons postuler *a priori* l'existence d'aucun modèle contemporain qui permettrait de les appréhender. Confrontés à ces cultures, les chercheurs se trouvent un petit peu comme les critiques en face de certains poèmes de Rimbaud. Leur beauté s'impose, preuve d'une certaine communauté d'être. Les mots employés semblent familiers, la syntaxe n'est pas inconnue, mais à certains signes on reconnaît pourtant que les apparences sont trompeuses et il faut constater que ni les phrases ni l'ensemble de la composition ne laissent émerger un sens rationnel dans l'acception usuelle du terme. Les concepts mis en œuvre par les préhistoriques ne sont pas les nôtres et notre vocabulaire n'est pas approprié.

La démarche interprétative ne peut pas consister à promener le regard dans le champ de l'ethnographie jusqu'à rencontrer, peut-être, un comportement susceptible de laisser derrière lui des vestiges plus ou moins semblables à ceux qu'on a déterrés. Ni même à faire l'inventaire des divers comportements qui pourraient avoir laissé de tels vestiges. Cette voie n'est salutaire que dans la mesure où la suivre démontre l'impossibilité d'aboutir par là à quelque conclusion.

Les ethnologues nous rappellent sans cesse l'incroyable diversité des comportements humains. Ils nous disent l'intrication des conduites techniques et des systèmes de valeur. Nous ne pouvons pas ignorer non plus l'action créatrice du temps dans les sociétés. Mais s'il est vrai que celles-ci forment des systèmes, ce qui implique une certaine cohérence entre organisation, comportements et mode de pensée, nos chances d'en décrypter des bribes à partir de ce qui nous en est parvenu ne sont pas totalement nulles. L'analyse des rapports entretenus par les éléments observés fait apparaître des constantes qui renvoient à des comportements organisés. S'il est vrai que ces comportements sont eux-mêmes contrôlés par des « schèmes » de pensée qui en assurent la cohérence et la pérennité <sup>5</sup>, il est possible d'atteindre quelque chose de l'organisation des sociétés préhistoriques. À condition de s'en tenir à ce niveau de généralité, la proposition de Marc Bloch <sup>6</sup>, pour qui l'observation du présent permet de comprendre le passé, s'applique aussi ici. De même que les lois du langage permettent de reconnaître l'existence d'un discours articulé derrière les dessins qui ornent les parois des cavernes <sup>7</sup>, de même, les lois du fonctionnement de l'esprit humain devraient permettre de reconnaître la structuration formelle de la

4. Pour n'en citer que deux, LECLERC & MASSET 2006 ; STORDEUR *et alii* 2000.

5. DESCOLA 2005.

6. BLOCH 1974.

7. LEROI-GOURHAN 1968, et les travaux de G. Sauvet cités par TABORIN 2005.

société. Mais il faut ajouter aussitôt que, de même que reconnaître un discours articulé dans les cavernes ne permet pas de reconstituer la richesse des mythes, de même identifier quelque chose de la forme de la structuration de la société ne permet pas d'accéder au contenu de cette forme. De surcroît, la recherche dans cette voie est moins avancée que dans le domaine des mythes, à la fois parce que nous ne sommes pas au clair sur la manière dont fonctionne notre esprit et parce que la reconnaissance des éléments structurés dans les restes laissés par les préhistoriques est à peine ébauchée <sup>8</sup>.

On comprend alors les dangers de l'hyper-interprétation. Sur le terrain comme au laboratoire, les chercheurs auront tendance à construire des problématiques qui leur donnent l'illusion d'apporter des réponses. Ils auront tendance à négliger l'ambiguïté des observations pour s'engouffrer dans des reconstitutions dont l'apparence logique satisfera l'esprit par une simplicité fallacieuse. L'histoire de l'expérimentation devrait nous mettre en garde, puisque même dans un domaine où toutes les conditions de la duplication semblent bien contrôlées, il est difficile de dissiper l'équivoque. Pour avancer, nous avons besoin de démasquer sans détour les pseudo-savoirs. Il nous faut aussi multiplier les analyses approfondies. Aucun doute que le champ des méthodes structurales reste largement inexploité <sup>9</sup>. Le recours aux techniques naturalistes, pour fructueux qu'il soit, ne saurait en tenir lieu, surtout quand l'intérêt se déplace vers les faits de société. Plus que jamais, le croisement de plusieurs regards, la conjonction de plusieurs savoirs, est nécessaire, même pour aborder des problèmes limités. Aux termes des analyses, il convient de ne pas cacher les aléas d'observations dont les bases sont souvent étroites, entre présupposés méthodologiques et interprétation. Derrière la plus modeste de nos investigations se profilent toujours de grandes questions : le rapport au monde animal ou au monde végétal, la sédentarité, l'organisation de la société, le système de valeurs. Aucune de ces questions n'est susceptible de recevoir des réponses simples. Aussi semble-t-il vain, et même un peu ridicule, de faire comme si on avait tout compris après chaque analyse ponctuelle. N'y a-t-il pas beaucoup à perdre à ce jeu, en termes de sens critique, voire d'éthique ? L'attitude plus réaliste et plus modeste qui consiste à se situer dans une tradition longue, à laquelle on apporte une contribution de toute façon limitée, n'est-elle pas plus fructueuse alors que l'avancée de la recherche dépend de travaux collectifs menés par des équipes d'individus de plus en plus spécialisés ? Il faut, de temps en temps, des synthèses qui fassent le point en se libérant des descriptions factuelles dans lesquelles elles puisent leur source, mais ces travaux ne peuvent être que rares et, pour être utiles, doivent renvoyer à des observations bien exposées <sup>10</sup>.

8. PIGEOT 1987 ; PIGEOT 2004, ainsi que les directions indiquées par WATKINS 2005.

9. Cf. pourtant FOREST 1993.

10. Danièle Stordeur et Miquel Molist ont bien voulu relire ces notes que leurs commentaires ont substantiellement améliorées. J'ai plaisir à les en remercier.

## BIBLIOGRAPHIE

- BAUMGARTEN (J.) éd.  
2005 « Dialogue on the Early Neolithic Origin of Ritual Centers », *Neo-Lithics. The Newsletter of Southwest Asian Neolithic Research*, 2/05, p. 3-53.
- BLOCH (M.)  
1974 *Apologie pour l'Histoire ou métier d'historien*, 7<sup>e</sup> éd., Paris, Armand Colin.
- CAUVIN (J.)  
1978 *Les premiers villages de Syrie-Palestine du IX<sup>e</sup> au VII<sup>e</sup> millénaire avant Jésus-Christ*, Coll. « Travaux de la Maison de l'Orient » n° 4, série archéologique 3, Lyon, Maison de l'Orient.
- 1994 *Naissance des divinités, naissance de l'agriculture*, Paris, CNRS Éditions.
- DESCOLA (Ph.)  
2005 *Par-delà nature et culture*, Bibliothèque des Sciences Humaines, Paris, Gallimard.
- FOREST (J.-D.)  
1993 « Çatal Höyük et son décor : pour le déchiffrement d'un code symbolique », *Anatolia Antiqua*, 2, p. 1-42.
- LECLERC (J.) & C. MASSET  
2006 « L'évolution de la pratique funéraire dans la sépulture collective de La Chaussée Tirancourt (Somme) », *Bulletin de la Société Préhistorique Française*, 103/1, p. 87-116.
- LEROI-GOURHAN (A.)  
1965 *Préhistoire de l'art occidental*, Paris, Mazenod.
- 1968 « L'expérience ethnologique », dans J. POIRIER éd., *Ethnologie générale. Encyclopédie de la Pléiade*, Paris, Gallimard, p. 816-825.
- LEROI-GOURHAN (A.) & M. BRÉZILLON  
1972 *Fouilles de Pincevent. Essai d'analyse ethnographique d'un campement magdalénien (La Section 36)*, *Gallia-Préhistoire* Suppl. 7, Paris, CNRS Éditions.
- PIGEOT (N.)  
1987 *Magdaléniens d'Étiolles. Économie de débitage et organisation sociale*, *Gallia-Préhistoire* Suppl. 25, Paris, CNRS Éditions.
- 2004 (éd.) *Les derniers magdaléniens d'Étiolles. Perspectives culturelles et paléohistoriques*, *Gallia-Préhistoire* Suppl. 37, Paris, CNRS Éditions.
- STORDEUR (D.), M. BRENET, G. DER APHRAHAMIAN & J.-Cl. ROUX  
2000 « Les bâtiments communautaires de Jerf el-Ahmar et Mureybet horizon PPNA (Syrie) », *Paléorient*, 26/1, p. 29-44.
- TABORIN (Y.)  
2005 « Les grandes étapes de la difficile étude de l'art paléolithique », *Bulletin de la Société Préhistorique Française*, 102/4, p. 829-834.
- WATKINS (T.)  
2005 « Architectures and "Theater of Memory" in the Neolithic of Southwest Asia », dans E. DEMARRAIS, Chr. GOSDEN and C. RENFREW éd., *Rethinking Materiality, the Engagement of Mind with the Material World*, Cambridge, McDonald Institute for Archaeological Research, p. 97-106.